

Françoise Josselin

a2 ou la dyade sexuelle

« Il n'y a pas de rapport sexuel. »

Après quoi pleure le névrosé, de quoi jouit le pervers, dans quel vide se morfond le psychotique, sinon de ne pouvoir faire couple, de rester profondément, structurellement, célibataire sans vraiment parvenir à combler le manque par un objet fantasmatique ou réel ?

L'épreuve du manque à être culmine dans l'énoncé « il n'y a pas de rapport sexuel », véritable retournement dans l'enseignement de Lacan, qui signifie : « Il n'y a pas de subjectivation d'un signifiant sexuel pour un autre signifiant sexuel. » « Si je pouvais, dit Lacan, faire que le terme de relation sexuelle prenne dans chacune de vos têtes la connotation bouffonne qu'elle mérite cette locution, j'aurais gagné quelque chose ¹. »

Les discours ne cessent d'inventer le rapport sexuel, jusqu'au philosophe qui, en tant que serf du maître, propose des rapports sexuels, voire la conscience de classe qui concerne tous ceux qui croient que l'homme et la femme existent.

Il est impossible de donner un sens analytique aux termes masculin et féminin. « L'homme, une femme, ne sont rien que des signifiants ². » Mais l'ombre de l'unité plane sur le couple. Cet Un qui est au fondement de tout discours sur la sexualité prend son origine dans l'idée de l'union de l'enfant à la mère, idée que le sujet retrouve dans sa rencontre avec la conjonction sexuelle.

L'équation que propose Lacan est tout autre : pour faire deux (la dyade sexuelle) il faut un tiers élément. Car le garçon, comme la fille, entre dans la scène parentale, dans la scène traumatique comme

* 21 juin 2007.

1. J. Lacan, « La logique du fantasme », 1966-1967, séminaire inédit.

2. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 39.

produit (et non comme production), comme objet *a*. L'acte sexuel est la répétition de la scène œdipienne. Aucun acte sexuel qui ne porte la trace de la scène primitive, autrement dit d'un rapport référentiel au couple des parents.

Pour Freud comme pour Lacan, l'objet *a* est sur le devant de la scène primitive. Freud, passionnément, cherche, à travers la névrose infantile de l'Homme aux loups, l'origine du savoir, cette essence si problématique qu'est l'objet *a*. Selon son expérience, la scène primitive concerne toujours la même scène : celle d'un *coïtus a tergo*. Il ajoute que le mode de dérangement par l'enfant de la scène parentale est toujours le même : l'émission d'un scydale.

Il y a dans la copulation interhumaine, dit Lacan, quelque chose d'irréductible à sa complétude qui s'appelle le regard ; ainsi du petit personnage de la taille d'un enfant au coin des estampes japonaises, qui illustre la place de cet objet comme élément tiers, comme produit. L'objet *a* est l'enfant métaphorique de l'un et l'autre pour autant qu'il est né de la répétition inaugurale, répétition d'où naît le sujet. L'objet *a* est même la vraie raison de la référence à l'enfant dans la psychanalyse.

L'objet *a* est aussi la vraie raison du ratage du rapport sexuel. Dans la conjonction sexuelle, il fonctionne en tant que seule et petite différence entre les sexes, il fonctionne comme semblant, à la fois comme *a* et comme $-a$, et, comme son nom l'indique, comme objet *a*-sexué. La formule du ratage du rapport sexuel est donc :

1 (le Un du couple) $- a = a^2$ (la dyade sexuelle)

Autrement dit, dans l'acte sexuel il n'y a pas de réalisation du sujet dans ce qui s'imagine comme unification. Le sujet de l'acte sexuel, c'est l'objet *a*.

Le sujet s'avance donc dans ce champ de l'acte sexuel comme objet *a*. À ce moment il n'a pas besoin ni d'être, ni de penser, ni d'avoir sa règle à calcul ; il y a non pas d'un partenaire à l'autre mais d'un quelconque des partenaires à l'idée du couple comme Un.

Le sujet *a* à se mesurer avec la difficulté d'être un sujet sexué. Sous la forme de son support, le *a*, il se mesure au sexe, à l'unité sexe « comme au boisseau ou à la pinte ³ », mesure de l'ordre de

3. J. Lacan, « La logique du fantasme », *op. cit.*, séance du 19 avril 1967.

l'incommensurable, du nombre d'or (Michel Bousseyroux a développé ce nombre d'or d'une façon magistrale lors du premier séminaire sur « Le sujet et les jouissances »).

On connaît les vacillations de l'être chez certains sujets confrontés aux signifiants *mariage* ou *divorce*.

Dans la psychose, le *a* est réductible au Un, le rapport sexuel existe, il insiste même dans le réel.

Lautréamont – je me réfère au travail des Lefort dans leur dernier livre, *La Distinction de l'autisme*⁴ – refuse la scène primitive : « Je suis le fils de l'homme et de la femme, d'après ce qu'on m'a dit, ça m'étonne [...]. Je croyais être davantage. » Quand il voit un homme et une femme qui se promènent, il sent son corps se fendre en deux et chaque partie nouvelle aller étreindre un des promeneurs.

William, un de mes patients, comme Lautréamont, devant un couple se divise dans le réel. À la vue d'un couple quel qu'il soit, il se sent comme une bombe humaine qu'aucune musculation intensive ne parviendrait à contenir. Devant l'Un du couple, il se dédouble dans des expériences de transitivisme mortel tandis qu'il tente de toutes ses forces, lors d'un passage à l'acte, de réunir ses parents divorcés. Le deux représente l'horreur du redoublement qui supprime la possibilité du Un unifiant, incomptable, du rapport sexuel.

Et qu'en est-il de la place de l'enfant dans la structure psychotique quand, faute de signifiant, il n'a pas été situé comme objet cause du désir ? Il n'y a pas eu séparation du corps et de la jouissance, sinon une mortification du corps dans le réel et non dans le signifiant. Les psychoses puerpérales, les suicides altruistes, certains passages à l'acte paranoïaques en attestent.

J'ai sérié quelques morceaux choisis dans des cas que j'ai développés antérieurement. Il s'agit de trois femmes paranoïaques pour lesquelles l'irruption sur la scène d'un petit autre venant compléter le grand Autre les a précipitées dans le trou du souffleur. Deux sont célèbres : Christine Papin et Marguerite Pantaine (le cas Aimée de Lacan), la troisième, que j'ai appelée Madeleine H., fut une de mes patientes. Toutes trois témoignent que dans la psychose le *a* est réductible au Un.

4. R. et R. Lefort, *La Distinction de l'autisme*, Paris, Seuil, 2003.

Le crime des sœurs Papin est exemplaire sur ce point. Je vous rappelle les faits de ce crime qui n'en finit pas de sidérer. Christine et Léa Papin, âgées respectivement de 27 et 20 ans, ont tué, sept ans après leur arrivée dans la famille, madame Lancelin et sa fille Geneviève dans des conditions dont l'horreur est unique dans les annales médico-légales : elles ont arraché les yeux de leurs victimes encore vivantes. Cela une histoire de fer à repasser, motif de rien qui a cependant déchaîné le signifiant dans le réel. Le *faire* qui se détraque met subitement Christine en rapport avec ce qu'elle est comme objet *a* et le laisser-tomber essentiel à cette mise en rapport. Ne plus pouvoir repasser fait tomber l'habillage du faux être, le *a* apparaît dans son horreur avec le retour de l'image féroce et obscène du surmoi. Christine interprète l'exclamation de madame Lancelin devant le fer de nouveau en panne : « Encore détraqué ! » en « un corps détraqué ». « J'aime mieux avoir eu la peau de mes patronnes qu'elles aient eu la mienne ou celle de ma sœur », dira Christine.

Christine assomme sa patronne mais sa fureur n'atteint son comble, c'est elle qui le dira, qu'avec l'intervention de la fille de madame Lancelin qui « aurait dû faire cesser cette discussion au lieu de la rendre plus forte ».

Cette complétude qui se referme par l'irruption sur le palier de ce petit autre fille menace d'éjecter Christine de la scène. Elle va « s'acharner » sur ce petit autre fille qui devait pour elle faire fonction d'objet *a* de l'Autre : pour preuve, sa demande à son entrée que l'on engage sa sœur, probablement pour lutter par la symétrie contre cette image $A + a$. « Encore détraqué » est énoncé par elle lors de l'interrogatoire où pour la première fois elle parle de sa mère. « Ma mère qui ne m'a pas élevée [...] qui est divorcée depuis vingt ans [...], elle m'a confiée à une sœur de mon père qui m'a élevée de l'âge de 1 mois jusqu'à l'âge de 7 ans où ma mère m'a reprise et m'a confiée au Bon Pasteur. » Clémence Derée est dans la problématique d'un objet divisé à recoller symétriquement, car elle arrache Christine à sa tante Isabelle au moment de la naissance de Léa pour la placer avec Émilía, la sœur aînée, dans une institution en partie réservée aux cas sociaux et aux jeunes délinquantes. Clémence, qui n'a pu s'attacher à ses enfants et qui ne supporte pas qu'elles s'attachent, développera des idées délirantes de rapt lorsque Émilía prendra le voile et que Christine voudra rejoindre sa sœur au Bon Pasteur.

De leur côté, Marguerite Pantaine et Madeleine H., incarnant le signifiant haine de leur Nom propre, visent le corps de l'Autre, non à travers le signifiant mais réellement armées d'un couteau. Elles rendent compte d'un savoir sur le réel de l'objet, ici l'objet pénis qu'il faut avoir à tout prix pour faire exister l'Autre. Être une fille pour leur mère les met en danger de mort.

Le drame de Marguerite est d'être née dans le contexte du redoublement de la mort d'une fille. Elle a dû porter le prénom de la sœur aînée, morte brûlée vive à 5 ans alors que la mère était enceinte d'un quatrième enfant qui naîtra mort-né. Jeanne Pantaine, la mère, accuse dans son délire sa voisine de la mort de ses enfants au même titre que de la mort de ses bêtes. Marguerite se met à délirer et à passer à l'acte pendant sa première grossesse. Comme sa mère, elle accuse sa meilleure amie (que Lacan va surnommer C. de la N.) de la mort de son premier enfant : une fille qui naîtra mort-née. Quatre ans plus tard, elle accouche d'un garçon qu'elle surveillera jalousement jusqu'à ce qu'une première hospitalisation interrompe l'allaitement.

L'enfant qui lui est enlevé par sa sœur Élise, ses romans qui lui sont retournés par la maison d'édition déclenchent des actes de violence. Elle va finir par brandir un couteau sur une actrice, Huguette ex-Duflos, qu'elle a couplée avec l'écrivain Pierre Benoit : elle les accuse de rendre publique sa vie privée dans les livres comme sur la scène (Jeanne Pantaine, illettrée, se faisait lire à voix basse ses lettres de peur d'être entendue par la voisine).

Fauteur est le père de Madeleine, accusé par sa femme de n'être capable que de lui faire des enfants, reprenant là le délire de sa propre mère qui a disparu un jour pour se suicider, sa fille étant alors âgée de 5 ans. L'horreur du réel de la blessure féminine la pousse à habiller sa fille avec les pantalons du frère « pour cacher son sexe » et à l'enfermer par peur du viol. Le couteau, c'est sur elle-même que Madeleine le retourne, se l'enfonçant dans le sein le lendemain du laisser-tomber par son ami : elle lacère pantalons et chaussures du fils et casse tous les cadres. L'horreur va résider pour elle dans la vue de sa cicatrice, signe de sa faiblesse : « Ma mère me répétait que les filles, c'est fragile. »

Une femme ne rencontre l'Homme, l'universel de l'homme, que dans la psychose. Si la mère de Madeleine lui interdit tous les

hommes, y compris le frère qu'elle garde pour elle dans son lit, Marguerite, dans le cadre de sa mission délirante, ira aux hommes. Elle dira qu'elle a pris un mari parce qu'une autre le lui aurait pris. Christine Papin, dans son délire, énoncera qu'elle a été le mari de sa sœur dans une vie antérieure.

Il n'y a pas d'objet phallique, c'est ce que veut dire le complexe de castration. Le phallus, fonction négative, désigne ce qui fait précisément la distance du *a* au Un du couple

Quand Lacan dit : « La jouissance ne convient pas – *non decet* – au rapport sexuel ⁵ », de quelle jouissance parle-t-il ?

Nous avons d'un côté le *a*, support du sujet, et de l'autre *a2*, la dyade sexuelle, avec ses deux termes : l'Un et l'Autre, dyade essentielle où *a* à se forger le drame de la subjectivation du sexe qui n'enfante, dit Lacan, rien si ce n'est le malheur. De fait, il n'y a aucun lien entre le champ de l'Un et le champ de l'Autre :

– l'Un est fictif ;

– l'Autre, symbolisé par le corps, ne peut être, selon Lacan, que l'Autre sexe, et sa jouissance ne se promet que de l'infinitude : Achille, dans le paradoxe de Zénon, ne pourra rencontrer la tortue qu'à l'infini. Et « ce que nous appelons le corps ne peut être que ce reste que j'appelle l'objet *a* ⁶ ». C'est un reste qui fait tenir l'image *i(a)*, car c'est l'objet qui fait l'altérité de l'Autre ⁷.

« Ce qui apparaît sur les corps sous ses formes énigmatiques que sont les caractères sexuels [...] fait l'être sexué. Sans doute. Mais l'être, c'est la jouissance du corps comme tel c'est-à-dire comme asexuée puisque ce qu'on appelle la jouissance sexuelle est marquée, dominée, par l'impossibilité d'établir comme tel, nulle part dans l'énonçable, ce seul Un qui nous intéresse : l'Un de la relation *rapport sexuel* ⁸. » L'Autre ne se présente donc pour le sujet que sous une forme a-sexuée.

Au final, les rapports du *a* au sexe nous ramènent à l'identité du *a*. La dyade sexuelle *a2* n'est rien d'autre que le *a*.

5. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 57.

6. *Ibid.*, p. 40.

7. *Ibid.*, p. 12.

8. *Ibid.*, p. 13.

Il n'y a pas de rapport sexuel parce que la jouissance de l'Autre, prise dans le corps, est toujours inadéquate : perverse d'un côté en tant que le A se réduit à l'objet *a* ; folle, énigmatique de l'autre.

La seule copulation est celle du sujet avec le savoir, copulation assurée par le S1, le trait unaire, la marque dans le corps, essentiel à la mesure de l'objet *a* au regard du sexe.

Chez Christine Papin, par forclusion du Nom-du-Père, le Nom propre n'a pu faire marque, n'a pu faire trait. Alors que le Nom propre représente le sujet et le sujet seul, ici il véhicule un sens. Il atteste si peu de l'enracinement du sujet que Christine refusera de signer son acte. Le Nom propre pour les sœurs Papin ne s'est pas fait support du désir, il fait retour dans le réel sous la forme du Pas-Un. Ce Pas-Un qui fera échouer toutes les tentatives de Christine pour retrouver le Un unifiant du départ. En prison, séparée de sa sœur, elle a une crise « pareille », dit-elle, crise où elle tente de s'arracher les yeux devant l'hallucination de sa sœur pendue, les jambes coupées. Pour la calmer, on lui amène sa sœur qu'elle se met, torse nu, à serrer dans ses bras jusqu'à l'étouffer en criant : « Dis-moi oui, dis-moi oui. » Cette crise soldera définitivement la séparation d'avec l'objet : Christine n'appellera plus sa sœur, ne la reconnaîtra plus et mourra quatre ans plus tard dans un tableau de mélancolie délirante.

Au bout de la tâche analysante, cette incommensurabilité du *a* au Un apparaît, dans un processus de désaïfication (d'extraction du *a*) dans ce passage : à l'*a*(cte) éclairé, comme réalisation subjective.

Le renversement de l'enseignement de Lacan a été, à partir du non-rapport sexuel, de passer du rapport de la jouissance à l'Autre, à l'extension du non-rapport entre la jouissance et l'Autre, du non-rapport à l'Autre, de passer à une éthique de célibataire. C'est la jouissance, qu'elle soit du corps propre, phallique ou de la parole, qui est Une sans l'Autre, qui est célibataire.